

LE

# RECUEIL LITTÉRAIRE

RELIGION—HISTOIRE—ECONOMIE SOCIALE—LITTÉRATURE—SCIENCES,  
BEAUX-ARTS—BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

18<sup>e</sup> LIVRAISON.

## SOMMAIRE.

CHRISTMAS.....	J. O'GALLIGHAN
UNE NUIT DE NOEL.....	J. B. CHATRIAN
L'AMOUR DANS LA NATURE.....	G. BEAULIEU
LES ÉCHECS.....	J. O'GALLIGHAN
POURQUOI DOUTER.....	FRID-OLIN
LES JOUJOUX.....	H. DE LAPOMMERAYE
L'AMOUR DE JACQUES (roman).....	CHARLES FUSTER
Lettres d'un Etudiant (introduction par G. A. DUMONT)...	LOUIS AUDET

PIERRE J. BÉDARD, DIRECTEUR.



MONTREAL  
 IMPRIMERIE DU RECUEIL LITTÉRAIRE  
 P. BEDARD, Propriétaire.  
 170, RUE ST-LAURENT,

## RENSEIGNEMENTS.

LE RECUEIL LITTÉRAIRE est bi-mensuel et paraît par livraison de 32 pages.

Les prix d'abonnement sont :

POUR LE CANADA	POUR L'ÉTRANGER
Un an . . . . . \$2.00	Un an . . . . . 12 frs
Six mois . . . . . \$1.00	Six mois . . . . . 6 frs
Quatre mois . . . . . 70 cts	Quatre mois . . . . . 4 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.

Aucun travail ne sera admis s'il est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signatures des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention dans le Bulletin Bibliographique du RECUEIL LITTÉRAIRE des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

### ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à M. Pierre Bédard, 170 rue Saint-Laurent, Montréal. Téléphone Bell 6363. Boîte Postale 1436.

## Le Magazine Français Illustré.

45, rue Laffitte, Paris

PUBLICATION MENSUELLE.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE NOVEMBRE :

**TEXTE :** *Mère repentie*, par Henri Leverdier. — *Pierre et Madelon*, par la comtesse de Charbrun. — *La Fugue du Dicapité*, par René de la Villoyo. — *Coup d'œil chez nos voisins d'Outre-Manche*, par Romain Delaume. — *L'Automne* (poésie), par Georges Rocher. — *Colloque sentimental* (poésie), par Paul Verlaine, avec musique de Ch. de Sivry. — *Les moi parisiens : Novembre*, par Ernest Jaubert. — *Les Académiciens Sully-Prudhomme*, avec poésie inédite autographiée. — *Croquis Alsaciens*, par Jean Rival. — *Chanson rose* (poésie), par P. Millanvoye. — *Souvenirs des Alpes-Maritimes*, par Clarisse Bader. — *Le Caricaturiste*, par Gaston Schœdelier. — *Le Sang des roses*, par Michaud. — *Les Éléphants*, par le marquis de Cherville. — *La Science amusante*, par G. Vitoux. — *Les Amies de Couvent*, par d'Erville. — *La vie à Paris*, par Jacques Lozère.

**REVUES :** *Littéraire, des Périodiques français et étrangers, Scientifique, Rustique, Mondaine, Militaire, Dramatique, Théâtrale (Chronique), A vol d'oiseau, De questions de droit usuel, Financière. — Conseils pratiques. — Jeux. — Amusements divers.*

**ILLUSTRATIONS :** de MM. Bassan, Bertrand, Birr, Bombled, Decoprez, Gamberini, Gerbault, Janet, René Leclerc, Léofanti, Lunel, Lucien Métivet, Merwart, Morel, Prunaire, Spolski, Stein, Steinlen.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ABONNEMENTS : 45, RUE LAFFITTE

Paris . . . . .	Un an . . . . .	12 fr.	Six mois . . . . .	6 fr. 50.	Trois mois . . . . .	3 fr. 50
Province . . . . .	Un an . . . . .	15 fr.	Six mois . . . . .	8 fr. "	Trois mois . . . . .	4 fr. 50
Union postale . . . . .	Un an . . . . .	18 fr.	Six mois . . . . .	9 fr. 50	Trois mois . . . . .	5 fr. "

Le Numéro : 1 fr. 25

**A VENDRE** Une collection contenant un millier de timbres différents, en bon ordre, dans un album Scott d'édition récente. Conditions des plus faciles. Aussi timbres rares en détail et timbres communs au cent ou au mille. Spécialités : timbres du Canada, (émissions de 1851-77) et du Paraguay. S'adresser à T. Huot, Bureau du "Recueil Littéraire."

**UNE PERSONNE** ayant des loisirs, se chargerait volontiers, et à des prix très peu élevés, d'ouvrages tels que traductions, copie musicale ou autre corrections d'épreuves, arrangements de pièces pour cercles dramatiques, etc. etc.

Pour plus amples informations s'adresser à J. A. bureau du "Recueil Littéraire."

## CHRISTMAS

---

**D**E toutes les fêtes de l'Église catholique, les Anglais n'ont conservé que *Christmas*, ou Noël, qui est aujourd'hui en Angleterre la seule fête nationale.

Le mot *Christmas*, messe du Christ, en indique clairement l'origine purement religieuse. Mais il y a déjà des siècles que les Anglais ont changé tout cela, placé le cœur à droite, et fait jouer à l'estomac le rôle principal dans la fête de *Christmas*. Les réjouissances du Noël anglais sont bien mieux faites pour plaire à Pantagruel et à Gargantua qu'à des âmes dévotes.

Un auteur anglais du temps jadis a résumé naïvement, dans les lignes suivantes, les préparatifs faits pour Noël ; ces détails sont encore aujourd'hui rigoureusement exacts ; je traduis donc mot à mot : “ Maintenant, dit-il, il faut que les chapons et les poules, les dindons, les oies et les canards les bœufs et les moutons, il faut, dis-je, que tout cela meure, car ce n'est pas avec peu que l'on nourrit une multitude de gens pendant douze jours. Maintenant les raisins secs et les épices, le sucre et le miel vont de pair avec les pâtés et les soupes. Maintenant ou jamais, il faut que les violons s'accordent, car les jeunes gens doivent chanter et danser pendant que les vieux restent au coin du feu. La fille de ferme n'a pas fait la moitié de ses commissions à la ville si elle oublie de rapporter un jeu de cartes la veille de Noël, et il faut qu'elle y retourne. La lutte entre le houx et la lierre est grande, car le mari sera sous la pantoufle si c'est le lierre qui l'emporte. Les dés et les cartes apporteront de gros bénéfices au maître d'hôtel ; et si le cuisinier ne manque point d'esprit, il lèchera ses doigts plus que de coutume. ” Panurge n'aurait pas dit autrement. Voilà bien bien des années que ce tableau rabelaisien a été tracé pour la première fois et il est toujours strictement d'après nature.

Transportons-nous dans un village de l'Angleterre, la veille de Noël.

Les marchands de gibier et de volaille, les bouchers, les épiciers ne savent où donner de la tête ni à qui entendre. Dans les rues c'est une procession interminable d'oies, de gigots, de dindons, d'loyaux, de lièvres de jambons, de pâtés et des ingrédients variés qui composeront le traditionnel et indigeste plum-pudding. Nul dîner de Noël n'est complet sans ce père des cauchemars, le plum-pudding ! Les enfants ne reçoivent pas de joujoux ; on leur octroie, ce qu'ils apprécient davantage, la permission

du dindon et du plum-pudding jusqu'à ce qu'ils se plaignent de l'étroitesse de leurs vestes.

Ces branches de feuillage d'un vert sombre égayé par des points rouges, que vous voyez à toutes les fenêtres des maisons et à toutes les devantures des boutiques, c'est le lierre et le houx aux baies rouges, la livrée indispensable et inséparable de *Father Christmas*, du bonhomme Noël, comme les Anglais l'appellent.

Jetez maintenant un regard à travers les fenêtres de ce cabaret et dans la grande salle de cette auberge, où les flèches de lard, les jambons et les langues fumées pendent du plafond. Voilà des ouvriers qui, dans la semaine d'avant Noël, ont trouvé le moyen de gagner douze journées au lieu de six ; ils sont là attablés et jouant aux cartes, avec des cartes neuves, et ils joueront comme cela pendant les douze jours que durent les fêtes de Noël, ou jusqu'à ce qu'ils n'aient plus d'argent, après quoi ils ne joueront plus qu'au retour de *Christmas*. L'ouvrier anglais est ainsi ; il est méthodique ; il se donne les émotions du jeu une fois par an, à Noël mais le reste de l'année il aime à boire avec recueillement.

De temps en temps la salle est envahie par une troupe de gamins travestis et armés de sabre de bois et de fer-blanc qui égayent la société par la rapide représentation d'un drame populaire qui dure dix minutes et dans lequel St Georges, le patron de l'Angleterre, après avoir tué le sultan Saladin en combat singulier, reçoit la sœur du Prince Noir en mariage. Je n'ai jamais vu cette pièce jouée ailleurs que dans les cabarets à Noël et je ne pense pas qu'elle ait jamais été donnée sur un théâtre. A cette troupe en succédera une autre, composée de jeunes gens habillés de vert et armés d'arcs et de flèches, et qui représenteront les aventures de Robin Hood et de sa bande dans la forêt de Sherwood. C'est ainsi qu'à Noël toutes les légendes et toutes les traditions de la vieille Angleterre sont renouvelées d'une façon primitive, qui nous ramène à Thespis et à ses tréteaux même au-delà. Telle est la part de l'esprit dans ces fêtes pantagruéliques.

La part du cœur est faite au diner du jour de Noël même. Tous les membres de chaque famille tâchent de se trouver réunis pour ce diner à la maison paternelle. Là autour du plum-pudding familial, en présence de ce mets qui est devenu une institution, et devant la présence imposante du roastbeef, qui est une institution encore plus respectée, toutes les brouilles se dissipent, tous les malentendus s'expliquent, tous les inimitiés disparaissent, les poignées de main s'échangent et la paix et le pardon, l'oubli et la réconciliation règnent parmi les hommes de bonne volonté. C'est au roastbeef, au plum pudding et à l'ale qu'en revient l'honneur.

Telle est la *Christmas* populaire.

Entrons maintenant, si vous le voulez bien, dans un château. Déjà avant d'arriver au perron, nous entendons des cris de joie assourdissants et des éclats de rire homériques. Tout ce vacarme vient de la vaste cuisine où les domestiques et leurs parents et amis s'amuse à tous les jeux qui ont cours la veille de Noël. On a déjà joué au colin-maillard, à la main chaude et au furet ; à présent on est en train de jouer au *snaf-dragon*.

Dans un énorme bol d'eau-de-vie enflammée nagent des raisins secs, et le jeu consiste à les enlever avec les doigts. Les maladroits se brûlent et les spectateurs de rire.

Tout à coup retentit le bruit d'un baiser. On se retourne. C'est une jeune et jolie personne qui s'est trouvée par hasard sous l'énorme bouquet de gui suspendu au plafond, et comme celui qui est assez heureux pour l'y surprendre a le droit de l'embrasser, il a usé de ce droit. Après chaque baiser, on détache une baie du gui ; lorsqu'il ne reste plus de baies, adieu baisers, le privilège a cessé.

Montons au salon. Là sont réunis tous les oncles, toutes les tantes, tous les cousins, toutes les cousines, tous les collegiens et toutes les pensionnaires qui touchent de loin au châtelain. De nombreux débris de joujoux annoncent qu'il y a eu là aussi des jeunes enfants qui dorment à présent. La bûche de Noël, qui a été apportée avec grande cérémonie et allumée avec un brandon de celle de l'année passée, selon le véritable rite, brûle dans l'âtre profond. Le bouquet de gui traditionnel pend du plafond et les jeunes gens sont à l'affût sans en avoir l'air. De temps à autre une jeune personne, qui ne l'est plus, s'arrête dessous par distraction ; mais les chasseurs ne bronchent pas. Le houx et la lierre sont prodigués partout et les deux cierges de Noël placés sur un buffet élevé, en chêne sculpté, en sont également ornés. Une partie de la société joue au cartes ; d'autres s'effraient mutuellement par des histoires de revenants ; les plus jeunes, dans un coin à l'écart, s'amuse plus bruyamment ; enfin, au milieu d'un groupe, près de la cheminée, se tient cet excellent type du conteur qui sait des histoires à pouffer de rire, mais qui ne se les rappelle pas bien pourtant, et dont ses auditeurs sont obligés de lui raconter la fin.

A minuit, on entend un cœur de villageois chantant des noëls, et au point du jour arrivent tous les fermiers, tous les tenanciers et tous les voisins du châtelain, pour être régalez du bœuf et d'ale. On s'aborde en se souhaitant " un joyeux Noël et une heureuse nouvelle année." C'est la formule consacrée. Il importe beaucoup que la première personne qui vient à votre rencontre ne soit pas rousse ; ce serait de mauvais augure ; ce qui pourrait vous arriver de plus heureux, ce serait de faire la rencon-

tre d'une personne aux cheveux noirs.

Deux mets surtout distinguent le repas au château : un pâté de paon gigantesque ayant la tête de l'oiseau à un bout et ses plumes faisant la roue à l'autre ; ensuite, après diner, le *wassail bowl*, le bol de wassail.

Ce dernier est un espèce de punch à la bière, fortement sucré et épicé, dans laquelle nagent des pommes cuites, *in gurgite vasto*. Dans beaucoup de grandes maisons le repas commence par la cérémonie dite de la tête du sanglier. Une tête de porc est apportée dans la salle du festin sur un plateau d'argent. Cette tête a un citron dans la bouche et est agrémentée de romarin. On la porte en procession, et l'on chante en son honneur des couplets anglais, avec ce refrain latin :

Caput arri defero  
Reddens laudes Domino

Un vrai latin de cuisine ; c'est doublement le cas de le dire.

Le diner est suivi de danses bizarres, exécutées par des paysans, et que les Anglais nomment des danses mauresques. La journée se termine par une mascarade rappelant la Fête des fous du moyen âge, et qui est dirigé par l'évêque de la déraison.

L'Anglais s'amuse, de Noël aux rois, pour toute l'année, et si pleinement si longuement, si pantagruéliquement, qu'il avoue ne pouvoir y revenir jusqu'à *Christmas* de l'année prochaine. Je suis bien de son avis.

J. O'CALLIGHAN



## UNE NUIT DE NOËL

---

C'est par une froide nuit de Noël, dans une pauvre mansarde de Paris, tout là-haut, sous les toits.

Au dehors, le vent déchaîné fait rage et la neige, battant les vitres, tourbillonne en flocons épais.

Les voitures ronlent avec un bruit sourd et dans le grand silence de la ville endormie, on entend de loin en loin des refrains joyeux de réveillons.

Sous la lumière blafarde de la lampe, près du foyer éteint, — oh ! la tâche de Noël, que c'est loin ! — la mère veille encore... Elle a quarante ans à peine, mais les déceptions, le chagrain, la maladie, l'on faite vieille avant l'heure et depuis le jour où le père est mort, ses yeux n'ont plus eu assez de larmes pour pleurer...

Elle jette de temps en temps un regard anxieux sur un petit lit, aux rideaux roses, — dernier vertige d'un passé heureux, — et d'où s'échappent de faibles soupirs, entrecoupés de gémissements.

Pauvre Mariette ! Pauvre chère petite ! la dernière des cinq, tous si tendrement aimés et qui sont partis depuis longtemps et le père après eux...

Avant hier la gamine est revenue de la classe avec la fièvre et il a fallu chercher le médecin... Il a branlé la tête, a regardé la mère sans rien dire et est parti en disant qu'il repasserait. Il avait des larmes dans les yeux.

Et comme on n'est pas riche et que la convalescence sera peut-être bien longue, — oh ! la convalescence, quel rêve ! — et qu'il faudra de la viande, du vieux vin, la mère passe les nuits à l'ouvrage et l'aiguille court, court rapide sous ses doigts agiles.

Mais malgré le travail, qui console et encourage, elle sent une immense tristesse l'envahir, par cette froide nuit de Noël... Elle se souvient de l'époque heureuse, — mirage à jamais évanoui, — où le père s'en revenait du bureau, ce soir là, des paquets plein les poches et qu'on faisait un modeste, mais joyeux réveillon, dans la jolie salle à manger, avec le sapin traditionnel, tout étincelant de bougies, roses et vertes, des noix dorées et des sucres d'orge à toutes les branches.

Et des larmes, malgré elle, lui montent encore aux yeux ; ils ont cependant déjà bien pleuré et elle se demande ce qu'elle a pu faire au bon Dieu pour qu'il la fasse tant souffrir, mais elle a bien vite chassé cette pensée.

\*  
\* \*

Un grand soupir derrière les rideaux roses... C'est Mariette qui s'éveille ; elle a appelé :

— Maman, maman, quel beau rêve je viens de faire !

Et l'espoir semble renaître dans le cœur de la mère attendrie. Le front de la petite n'est plus brûlant ; la fièvre a baissé ; elle est calme.

Elle raconte son rêve, son beau rêve.

Le petit Jésus lui est apparu dans son sommeil, avec une robe éblouissante, couleur de soleil et d'étoiles. Une troupe de beaux chérubins l'entouraient et l'un d'eux lui a offert des jouets... Oh ! les jolis jouets ! Il y avait une poupée, une magnifique poupée d'enfant riche, avec un manteau de velours et une longue chevelure blonde.

Car c'était la nuit de Noël, disait-il, et il s'en venait visiter la demeure des enfants sages et déposer dans l'âtre les cadeaux mystérieux.

Et le petit Jésus l'avait regardée, avec un sourire ineffable, en lui disant que le "papa", qui était au ciel, lui avait bien recommandé de ne pas oublier la mansarde et la cheminée de sa bonne petite Mariette, toujours bien docile et bien obéissante....

\*  
\* \*

La mère a détourné la tête... Son cœur s'est serré, dans sa joie, d'une immense angoisse et elle a pleuré, car, hélas ! la cheminée sera vide demain matin, lorsque Mariette s'éveillera...

L'enfant parle encore, mais son récit l'a brisée et c'est dans les saisissements de son rêve, qu'elle s'endort, bien tranquille et bien calme, sous les rideaux roses du petit lit.

L'enfant repose ; la mère s'en va reprendre la tâche interrompue, mais la fatigue l'emporte, elle s'endort, elle aussi, sous la clarté blafarde de la lampe.

Au dehors le vent siffle toujours... Les voitures roulent avec un bruit sourd et les refrains joyeux du réveillon montent jusque là...

\*  
\* \*

Et lorsqu'elle s'éveille, il fait grand jour, — un Noël tout blanc de neige, — et les yeux encore bien alourdis de sommeil, elle se demande si elle rêve, elle aussi...

Mariette a parlé... Elle s'est levée toute droite dans son petit lit et les yeux étincelants, les bras impatiemment tendu vers la cheminée, elle s'est écriée :

— Oh ! ta jolie poupée, oh ! les beaux gâteaux ! Regarde-donc, maman ; c'est bien sûr le petit Jésus qui les a apportés du ciel pour nous.

Brave petit Jésus !

Oh ! alors la mère s'est élancée vers le lit. Elle a pris Mariette dans ses bras et l'a embrassée longuement, avec des larmes plein les yeux.



Et comme elle tire de la corbeille la poupée, les gâteaux, qui s'y pelonnaient frileusement sur un lit épais de mousse, une enveloppe en tombe, avec ces simples mots : “ Un cadeau de Noël à deux braves cœurs ”

Elle ouvre l'enveloppe d'une main tremblante : deux beaux billets de mille francs s'en échappent... Elle pousse un cri et tombe à genoux...

Mariette debout dans son lit, disait en pressant la poupée dans ses bras :

— N'est-ce pas, maman, que mon rêve était vrai ?...

Le petit Jésus et papa, qui sont au ciel, ne nous ont pas oublié...

J. B. CHATRIAN



## L'AMOUR DANS LA NATURE

A MON AMI THÉOPHILE VALIQUETTE A L'OCCASION DE SON MARIAGE

Dieu venait de créer le roi de la nature.  
Il avait devant lui réuni les oiseaux  
Qui cachent leurs doux nids dans la jeune verdure.  
Les reptiles qui vont boire dans les ruisseaux,  
Les fauves habitants des forêts solonnelles  
Et puis leur avait dit : " l'Homme, c'est votre roi ;  
Vous obéirez tous quand ses vives prunelles  
Sembleront vous dicter sa loi."

Il avait tout créé pour l'homme et son service,  
Animaux, plantes, rocs, vallons, ruisseaux et champs ;  
La terre était pour lui ce qu'est une nourrice  
Qui sait se dévouer pour de jeunes enfants.  
L'homme se promenait sur son vaste domaine  
Où coulait des ruisseaux de nectar et de miel  
Et sur son front brillait l'innocence sereine  
Comme un astre au profond du ciel.

Mais l'homme cependant—O naïve jeunesse  
Car il était encore au début de ses ans !—  
S'était bientôt lassé de contempler sans cesse  
De son joyeux Eden les sites ravissants.  
Et comme une linote isolée en sa cage  
Il s'était dégoûté de ses propres refrains,  
Et négligeant déjà le frais de son bocage  
Il longéait le champ des chagrins.

Or un jour, fatigué, le cœur plein de tristesse  
Il s'était étendu sous l'ombrage d'un pin  
Et s'était endormi comme au temps de l'ivresse :  
Il rêva bien longtemps ainsi qu'un chérubin...  
Et quand il s'éveilla, croyant rêver encore,  
Il vit à ses côtés un être comme lui,  
Mais le front plus charmant de candeur et d'aurore  
Où tous les dons avaient relui.

C'était Eve, c'était la première des femmes,  
Celle d'où sortirait le noble genre humain ;  
Le Seigneur avait mis en elle plus de flammes  
Que n'en contient le soir un firmament serein.

Son regard embrasait Adam, le premier homme  
Qui paraissait noyé dans l'excès du bonheur ;  
Mais revenant bientôt, Adam dit : " je te nomme  
Eve ! " et la pressa sur son cœur.

Chair de sa chair, os de ses os et la compagne  
D'Adam dans ses douleurs comme dans ses travaux,  
Quand après leur péché, dans l'immense campagne  
Tous deux furent poussés, en proie à tous les maux,  
Leurs sincères amours soutinrent leur courage :  
Ils oublièrent tout et, la main dans la main,  
Forts de leur union, vers un autre rivage  
Ils poursuivirent leur chemin.

Dieu leur avait ôté l'Eden après leur faute  
Et tout ce qu'il pouvait contenir de bonheur.  
Adam ne marchait plus front calme et tête haute  
Devant le lion ; Eve allait dans la douleur  
Enfanter ses enfants ; et la terre inhumaine  
Bien souvent rendrait nuls les travaux du labour ;  
Mais pour calmer encor leur douleur et leur peine,  
Dieu leur laissa leur tendre amour.

Par ce divin amour, bien des choses sublimes  
Ont surgi du néant : la terre est aujourd'hui  
Ce que l'ont faite alors ces deux cœurs magnanimes :  
Ils n'ont rien épargné pour donner un appui  
A leur œuvre féconde, et lorsque la fatigue,  
Et lorsque la tristesse, et lorsque les soucis  
Les écrasaient, l'amour, en ivresse prodigue,  
Les reportait au paradis

\* \*

Eve, Adam, union mystique,  
Mercenaires de l'Éternel,  
Vos enfants, phalange athlétique,  
Ont compris votre exemple antique  
Et votre lien solennel.

Et pour exécuter encore  
Les volontés du Créateur,  
Chez eux, du couchant à l'aurore,  
L'amour, céleste météore  
Vole, liant le cœur au cœur.

C'est le père des grandes choses,  
Les peuples prospèrent en lui ;  
Il prodigue partout les roses  
Et l'essaim des ennuis moroses  
S'envole sitôt qu'il a lui.

De l'homme Dieu tira la femme  
Qu'il fit belle comme le jour ;  
Ensuite pour créer son âme  
Plus pure que le pur cinname,  
Il prit l'essence de l'amour.

Mais l'amour, la Tout-Puissance  
Le fit du feu de son regard  
Et le revêtit d'espérance ;  
Elle lui donna l'innocence  
Pour arme... et le cœur pour rempart.

Et ce besoin d'aimer qu'éprouve  
Notre cœur, Dieu le lui donna  
Afin que quand l'amour l'éprouve  
Le cœur put voir tout ce que couve  
De feu divin ce doux Etna.

Puisqu'en cela seul est l'ivresse,  
Aimons donc, aimons sans retour ;  
Du cœur l'amour est la jeunesse,  
C'est sa véritable sagesse :  
Le cœur se mesure à l'amour.

ENVOI.

Et toi dont l'âme se prépare  
A célébrer l'auguste jour,  
Oui, toi que chante ma guitare,  
Poème vivant de l'amour,

Au doigt d'une amante chérie  
Tu déposeras tendrement  
Bientôt l'anneau d'or qui marie  
Deux âmes bien étroitement.

Va ! mon amitié t'accompagne,  
Mes vœux de bonheur sont pour toi :  
Sois heureux avec ta compagne !  
Pour elle ton cœur et ta foi !

Sois confiant ! Bientôt les anges  
Viendront resserrer vos liens ;  
Alors pour acheter leurs langes,  
Dieu te comblera de ses biens.

L'avenir est à toi, Théotime ;  
A toi le *Paradis perdu* !...  
Preuve qu'un Être magnanime  
Sait récompenser la vertu.

## LES ÉCHECS

ET LES JOUEURS D'ÉCHECS

---

**N**OUS ne dirons rien de l'origine du jeu des échecs ; nous n'examinerons pas si ce jeu fut inventé par Palamède pour adoucir les ennuis du siège de Troie, comme quelques-uns le prétendent, ou par le précepteur d'un prince indien qui, comme prix de son invention, reclama un grain de blé pour la première case de l'échiquier, deux pour la seconde, quatre pour la troisième, huit pour la quatrième, et ainsi de suite en proportion géométrique jusqu'à la soixante-quatrième, ce qui aurait eu pour résultat d'obliger son élève étourdi de ruiner son peuple et de déposer son bilan. Le plus simple est d'admettre que le jeu des échecs comme le chemin de fer, les tramways, l'imprimerie et le cri-cri, furent connus des Chinois plusieurs milliers de siècles avant la création d'Adam, le premier homme, selon notre chronologie.

Nous n'essayerons pas non plus de décider si les échecs sont un jeu ou une science. Le premier élève venu de l'École polytechnique vous démontrera tout en manquant les plus simples carambolages, que le jeu de billard est une science, et que d'après les lois de la dynamique on peut caramboler dans toutes les positions possibles. De même, celui qui aurait retenu toutes les analyses contenues dans les centaines de traités écrits sur les échecs, celui-là ne rencontrerait pas son égal devant l'échiquier.

Moïse Mendelsshon, le grand-père du compositeur disait des échecs que pour une occupation sérieuse, ils étaient trop frivoles, et que pour un jeu, trop sérieux. Afin de n'offenser personne, nous dirons que les échecs sont la plus divertissante des sciences et le plus scientifique des jeux.

Les joueurs d'échecs eux-mêmes se plaisent à répéter que les trois principes du jeu sanglant de la guerre s'appliquent parfaitement à leur jeu favori. En effet, d'après le grand ouvrage du général Jomini, les succès de Napoléon Ier furent le résultat de trois combinaisons : d'abord, l'art de disposer ses lignes d'opération de la manière la plus avantageuse ; ensuite la concentration habile de ses forces avec la plus grande rapidité possible sur le point le plus important de la ligne des opérations de l'ennemi ; et, enfin, le talent de diriger ses forces accumulées, simultanément contre la position qu'il s'agissait d'enlever. Le fort joueur d'échecs connaît à fond ces trois principes, et ne connaît que ceux-là quand il s'agit d'attaquer. Dans la défense, même principe fondamental pour les échecs

que pour la guerre : la base d'un plan d'attaque doit former en même temps la meilleure ligne de défense. Il ne faut, pourtant pas conclure de tout cela qu'un fort joueur d'échecs ferait un excellent général, ni que tous les grands capitaines seraient devenus des joueurs d'échecs de première force s'ils l'avaient voulu.

Frédéric le Grand et Napoléon Ier, pour ne parler que de ceux-là, aimaient tous deux les échecs à l'égal de la guerre. On voit encore au café de la Régence, rue St-Honoré, rendez-vous principal de tous les joueurs d'échecs du monde, la table sur laquelle le lieutenant Bonaparte montrait un talent de troisième ou de quatrième ordre. Plus tard il se faisait battre par le général Duroc, qui n'était pourtant d'une grande force aux échecs. Frédéric, de son côté, ne jouait ni avec ses aides de camp ni avec ses généraux, il faisait sa partie avec un juif polonais qui le battait toujours.

— Comment se fait-il, lui demanda un jour le roi, que je ne vous gagne jamais ?

— Ah ! sire, répondit le Polonais, si seulement je pouvais planter ma tête à moi sur vos épaules !

Là-dessus Frédéric lui cassa sa royale canne sur sa tête vaniteuse et leva la séance.

Les profanes croient qu'il faut être remarquablement bien doué pour devenir fort aux échecs et qu'un grand joueur d'échecs est apte à tout emploi, depuis la rédaction d'un journal jusqu'au gouvernement d'un État. Erreur profonde !

Règle générale, un très-grand joueur d'échecs n'est propre à rien qu'à jouer aux échecs. Nous ne connaissons que deux ou trois exceptions à cette règle : Philidor était un compositeur de mérite, et l'Anglais Buckle, bien qu'un des premiers joueurs de son temps, a laissé un chef-d'œuvre impérissable : *l'Histoire de la Civilisation*. Cela se comprend lorsqu'on réfléchit qu'il faut des années d'étude et d'exercice pour arriver à la première force, et une habitude constante de l'échiquier pour ne pas déchoir. Il est encore heureux que les grands littérateurs, comme Voltaire, Rousseau, Diderot, aient résisté à la tentation de briller au premier rang des échecs. S'il en eût été autrement, le monde aurait été privé de maint chef-d'œuvre. Rousseau pourtant a prodigué à ce jeu trop de son temps précieux et trop de son énergie intellectuelle. Après des recherches infinies, qui rappellent celles de l'homme à la martingale infailible, Rousseau crut avoir fait la découverte d'une théorie nouvelle qui devait le rendre invincible aux échecs. Il se rendit plein de confiance au café de la Régence et se fit battre à plate couture par une étoile de la sixième grandeur. C'était là, heureusement, la dernière partie de Jean-Jacques.

On n'excellera point aux échecs, si l'on n'a pas pour ce jeu des dispositions naturelles. Elles manquent à la plupart des joueurs ; aussi ne sortent-ils pas de la médiocrité. Beaucoup d'entre eux apprennent les échecs pour faire croire qu'ils sont d'une intelligence remarquable ; beaucoup d'autres parce qu'on y peut jouer à meilleur marché dans les cafés qu'aux cartes ou au billard ; d'autres encore pratiquent les échecs, parce qu'ils croient avec Franklin que c'est un exercice salutaire pour l'esprit ; enfin il y a les maris qui, tourmentés à la maison par une épouse acariâtre cherchent sur l'échiquier l'oubli de leurs ennûis domestiques.

Parmi les joueurs médiocres, feu le duc de Brunswick fut un des plus célèbres. Bien que passionné pour le jeu, il le cultivait cependant avec économie. Quelques années avant sa mort, il pria M. Kolisch, un des grands maîtres contemporains, de venir passer une soirée dans sa bizarre maison de l'avenue de Friedland. Kolisch fit des frais considérables pour se présenter dans une toilette digne de l'occasion, et, après avoir joué toute la soirée, il reçut des mains de Son Altesse Royale la somme de dix francs. Il en aurait gagné au moins vingt s'il avait passé sa soirée au Grand-Café, comme c'était son habitude alors, et il n'aurait pas fallu mettre des gants beurre frais.

Du reste, ce duc excentrique est mort, pour ainsi dire, devant l'échiquier ; il quitta la partie pour passer dans une chambre voisine, en disant : " Ne trichez pas ! " Ce furent ses dernières paroles. Quelques minutes plus tard, comme il ne revenait pas, on se mit à le chercher et on le trouva dans un fauteuil, mort.

Les joueurs médiocres, les mazettes, sont précisément ceux qui trouvent le plus de plaisir aux échecs. Pour deux joueurs de première force, une partie n'est plus un amusement, c'est un travail de tête extrêmement fatigant. Le novice pousse droit devant lui, à la bonne franquette, ne soupçonnant pas les combinaisons infinies auxquelles se prêtent les trente-deux pièces de l'échiquier ; tandis que le vrai joueur calcule de cinq à vingt-cinq coups d'avance, quelque fois même davantage. S'il est difficile pour un tel joueur de gagner avec un adversaire de sa propre force, il est aussi parfois bien plus difficile de perdre avec une mazette. Chaque fois, en effet, qu'un joueur fort, voulant perdre, laissera en prise une ou plusieurs de ses pièces, le joueur faible clignera malicieusement de l'œil et se gardera bien de les enlever de peur de tomber dans un piège. De cette façon nous avons souvent été obligé de gagner des parties malgré nous.

On ferait un volume rien qu'en énumérant les différents types de joueurs d'échecs. Entrez au café de la Régence, entre deux heures et six heures

du soir, vous y trouverez le joueur qui s'absorbe tellement dans son jeu qu'il absorbe toutes les consommations à sa portée et qu'il empoche toutes les tabatières de ses voisins. Vous y trouverez aussi le docteur X que l'on est venu déranger un jour, pour un malade à toute extrémité.

“ Encore un coup, dit le docteur au messager et je vous suis.”

— Eh bien, docteur, lui demanda-t-on à son retour, et votre malade ?

— Mal, répondit le docteur, il est mal archimal ;

Et il se remit à la partie interrompue ;

C'est le même qui allant voir un autre malade dans la matinée, lui fit cette question tout en lui tâtant le pouls :

— Avez-vous déjà roqué ?

— Oui, docteur, répondit l'autre qui connaissait sa passion pour les échecs.

— Alors, ajouta le docteur, tout ira bien. Il faut toujours roquer de bonne heure.

Outre les joueurs, il y a encore les spectateurs, la galerie, qui mérite d'être observée. C'est une maxime à la Régence que la galerie a le droit de se taire, mais elle en profite rarement. Nous avons même souvent vu deux spectateurs, l'un prenant parti pour les blancs, l'autre pour les noirs finir par arracher l'échiquier des mains des joueurs et continuer la partie eux-mêmes. Il ne faut pas oublier le spectateur qui démontre toujours que celui qui a perdu aurait dû gagner. A celui-là, on répond que toute partie perdue est forcément gagnée, et on lui tourne le dos.

Il y a des députés et des sénateurs qui ne dédaignent pas d'aller à la Régence de temps en temps; Lors de l'annexion de Nice à la France, M. D... qui était membre du Corps législatif, s'y trouva un jour et nous dit avec un grand sérieux que cette annexion ferait faire aux échecs un grand progrès- “ Car, ajouta-t-il, les Niçois ne roqueront plus à l'Italienne mais à la Française.” Il faut savoir que dans le jeu italien, on ne roque pas de la même façon que partout ailleurs.

Parmi les hommes politiques de nos jours, M. Grévy a la réputation d'être fort aux échecs ; mais c'est M. Thiers qui mérite le plus la reconnaissance des joueurs d'échecs. Il est peut-être le seul Mécène que ce noble jeu ait connu ; pendant qu'il était ministre du roi Louis-Philippe il accorda une pension à Labourdonnais, notre maître à tous, et le plus beau joueur des temps anciens et modernes.

En terminant, nous donnerons deux conseils à ceux de nos lecteurs qui seraient tentés d'apprendre ce jeu attrayant. Si vous avez des occupations sérieuses, ne jouez aux échecs sans avoir terminé toutes les affaires de la journée. Si vous êtes marié, ne jouez jamais avec votre femme à moins de pouvoir lui rendre un tour. Rien ne rend plus vaniteux, ni plus méprisant que la supériorité aux échecs. Rappelez-vous le juif de Frédéric le Grand, et soyez prudents.

J. O'GALLIGHAN.



## POURQUOI DOUTER

SOUVENIR DE QUARANTE-HUIT HEURES DE DOUTE : À CELLE  
QUI EN FUT CAUSE

“ Gravez les promesses des belles  
“ Sur l'eau, sur le sable mouvant,  
“ Ces écrits dureront souvent  
“ Plus que les promesses des belles.

Pourquoi douter?... Malgré cette plainte du barde,  
Pourquoi le désespoir hanterait-il mon sein ?  
Pourquoi la défiance, à la face blafarde,  
Viendrait-elle saper mon plus sacré dessein ?  
Parce qu'elle m'a dit : “ Votre espoir est extrême,  
Sur l'avenir, ainsi, gardez-vous de compter ”  
Puisqu'elle a dit encor : “ Mais pourtant, je vous aime !...  
Pourquoi douter, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi douter ?

Pourquoi douter?... Le doute est si cruel à l'âme ;  
Il éteint en un jour les plus chastes ardeurs...  
Pourquoi douter? Le doute assombrirait ma flamme,  
Il mettrait à néant mes rêves enchanteurs...  
“ Je ne veux point, dit-elle, enchaîner pour la vie  
Mon cœur à votre amour ”—presque sans hésiter !...  
“ Mais à jamais, je tiens à rester votre amie !...  
Pourquoi douter, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi douter ?...

Pourquoi douter?... Laissons l'aimable Providence  
Pourvoir à notre sort, et soyons généreux !  
Elle sans moi, qui sait?... moi loin de sa présence,  
Nous serions plus chrétiens, nous serions plus heureux !  
Mon cœur hérit son cœur, mon âme en est avide,  
Je ne puis croire, oh ! non, qu'on pourrait me l'ôter  
“ Sans vous, dit-elle aussi, l'existence m'est vide ”...  
Pourquoi douter, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi douter ?...

Pourquoi douter?... Peut-elle oublier nos ivresses,  
Nos cœur-à-cœur charmants, où l'amour lui plaisait ?...  
Son grand cœur aurait-il de pareilles faiblesses ?...  
Alors, béni soit Dieu s'il me la refusait...  
Mais non ! elle m'a dit, elle si pure et bonne —  
Un ange dans l'erreur ne sait pas s'écarter —  
“ A vous seul, le premier, mon amour s'abandonne !... ”  
Pourquoi douter, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi douter ?..

Pourquoi douter?... Ce ton si fier d'indifférence,  
Son enamouré cœur le révèle emprunté ;  
Plutôt que de languir dans la désespérance,  
J'évoque le bonheur auprès d'elle goûté !..

Je la crois toujours même : aimante, mais rebelle  
Au sentiment si vif qui s'en va la dompter ;  
Sa lutte la grandit, la fait encor plus belle !..  
Pourquoi douter, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi douter ?..

Pourquoi douter ?.. Pourquoi ferais-je à ma chérie  
L'injure de ne plus croire en son doux serment :  
En acceptant mon culte et mon idolâtrie,  
N'a-t-elle pas promis de m'aimer mêmeiment !  
Pourtant elle a semblé suspecter ma parole  
Et croire que le temps m'en pourrait dégoûter....  
Ma conduite à ses yeux a donc paru frivole ?  
Pourquoi douter, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi douter ?..

Pourquoi douter ?.. Malgré son refus de répondre  
Le " Oui " qui calmerait mes esprits anxieux,  
Malgré qu'elle aurait l'air de ne plus correspondre  
Au beau feu dont je brûle, allumé par ses yeux.  
Naguère elle m'a dit : " Votre estime m'est chère,  
C'est la seule, *au parfait*, que je veuille goûter ! "  
Son âme, pour tromper, est trop loyale et fière.  
Pourquoi douter, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi douter ?..

Pourquoi douter ?.. J'ai vu des rayons de tendresse  
Etinceler encore en son style froidi ;  
D'elle à moi j'ai senti comme un vent de caresse  
Sur la page passer qui m'a regaillardî.  
Pour nous deux du bonheur la porte n'est point close :  
Ces froideurs bien longtemps ne sauraient subsister,  
Car elle dit : " Espoir ! Dieu fait bien toute chose ! "  
Pourquoi douter, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi douter ?..

Pourquoi douter ?.. Serait-ce un moment de disgrâce  
Qu'il me faudrait subir, après de si beaux jours ?  
De mes vœux, de mes sons est elle déjà lasse :  
L'aurais-je fatiguée avec mes chants d'amours ?  
Oh ! non, puisqu'elle a dit : — Elle a plus de constance —  
" Bien à vous, à présent, il me plaît de rester  
" Fidèle, vous aurez toute ma confiance !..  
Pourquoi douter, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi douter ?..

Pourquoi douter ? Le cœur se retrempe à l'épreuve,  
L'amour se vivifie et devient plus chrétien !  
Je vais donc la bénir, la coupe où je m'abreuve ;  
Je souffre : Dieu le veut — Et ce qu'il fait est bien !  
Réglez la cette cause, ô ma mère, ô Marie,  
Que ma faible raison veut en vain, méditer ;  
Avec ma bien-aimée à vous je me confie.  
Je ne veux plus, mon Dieu, je ne veux plus douter !!

## LES JOUJOUX

**L**ES philosophes et les réformateurs crient souvent dans le désert. Les fautes sont signalées, reconnues, et les réformes... ajournées. Si décourageant que soit le spectacle de l'incurie humaine, il n'en faut pas moins jeter son cri d'alarme, quand le danger se renouvelle et se perpétue.

En 1855, Hippolyte Rigault, à l'occasion de l'Exposition universelle, écrivait dans le *Journal des Débats* un article aussi spirituel qu'éloquent sur les jouets d'enfants, article dans lequel il demandait que sous prétexte d'amuser les *babys* on ne leur gâtât point le goût, on ne leur faussât point le jugement.

“ Les jouets, disait-il, peuvent avoir un rôle important et aimable ; en général, on n'y songe pas assez. Les faiseurs de traités d'éducation s'estiment trop grands seigneurs pour s'occuper de ces bagatelles ; les grands esprits eux-mêmes, qui savent qu'il n'y a pas de bagatelles quand il s'agit de l'enfance, ont oublié le chapitre des joujoux ; il a échappé au Tasse, dans son *Père de famille* ; à Rabelais dont le *Gargantua*, un jeune colosse, ne sait jouer qu'à la paume ; à Rousseau dont l'*Emile*, un petit philosophe ne joue presque jamais. C'est une lacune de la pédagogie.”

Rigault avait bien raison ! Et pourtant son appel n'a pas été entendu. Nous le réitérons.

Que de ravages le *joujou* fait dans les intelligences !

Je n'irai pas, comme Rigault, jusqu'à prétendre que les hochets, par l'acuité de leur sifflet, détruisent en germe une foule de musiciens, ni jusqu'à demander que les poupées soient habillées avec moins de luxe, afin d'enseigner la simplicité et la modestie aux demoiselles ; mais, si vous le voulez bien, nous examinerons quels progrès ont faits les jouets en 1877, et nous verrons que leur triste influence sur la raison et l'esprit des enfants n'a point diminué... au contraire. Par exemple, la vogue est aux *bottes* que les magasins de nouveautés exposent à leurs vitrines, toutes enrubannées et bourrées de surprises.

Que tirez-vous de cette hotte, ma foi, bien nommée ? C'est d'abord un affreux clown, joueur de cymbales, nouvelle incarnation de Polichinelle, qui a perdu les proéminences traditionnelles, mais a gardé le menton et le nez crochus. La caricature, la grimace, comme première perspective pour l'enfant !

Voici la *nounou* qui ressemble, non à la bonne et brave fille dont la mame a donné la vie, mais à quelque mauvaise fée Carabosse.

Puis des nains difformes, des fillettes grossièrement façonnées. A côté

de cette image dégradée de l'espèce humaine, vous trouvez le roi des animaux, le lion, qui ressemble très-fort à un singe. Appuyez sur la base qui soutient les pattes de la bête, et il se produit un bruit semblable à celui du jappement d'un petit King-Charles enrôlé. Voilà la reproduction de la voix tonnante de celui qui fait trembler les forêts !

Les coqs ressemblent à des serins, les moineaux à des poules ; dans les arches, dites de Noé, s'entassent les types les plus bizarrement reproduits de la gent animale. Je passe sur les autres jouets et non les moins mauvais.

Que d'idées fausses prises inconsciemment ! On développe ainsi chez l'enfant d'abord le sentiment de la peur, ensuite l'habitude du laid. Presque tous les babies commencent par être effrayés du jouet qui leur est offert. Parbleu ! leur instinct naturel est blessé ; ils ne s'accoutument au cadeau qu'à mesure que ce même instinct se détruit. Ils s'aguerrissent au vilain, et avec Rigault je répéterai " qu'on se hâte de leur révéler la laideur comme s'ils n'avaient pas le temps un jour de la contempler."

Ce n'est pas tout ! Pernicieux dans l'ordre moral, les joujoux de débit constant sont dangereux matériellement.

Une grossière peinture recouvre un bois mal travaillé. L'enfant qui porte tout à sa bouche y trouve un contact malsain. Les pointes des clous apparaissent à travers les pièces imparfaitement jointes, et blesse des mains inhabiles. Au lieu d'éviter les angles aigus qui écorchent, on les prodigue : on affine les manches des objets oblongs qui éborgnent. Nul souci de la prudence, nulle garantie contre l'expérience et la vivacité enfantines.

On accroche aux poupées des boucles d'oreilles en verre qui sont trop souvent broyées par les dents. Pour obtenir des soufflets, on adapte à des caoutchoucs des ronds en métal que l'enfant serre entre ses lèvres et avale dans une aspiration, par suite de la non-adhérence.

Ce sont des risques incessants, c'est une surveillance de chaque minute pour les gardiens justement inquiets.

Voilà où en est l'industrie du jouet d'enfant

Il y a une réforme nécessaire. Partisan de la liberté et de la responsabilité individuelle, nous ne réclamons pas l'intervention gouvernementale pour la vente des joujoux ; mais nous voudrions que les parents, — les pères réfléchis, les mères dont la tendresse est toujours en éveil, — fissent eux-mêmes la censure des jouets. Je provoque la gêne des acheteurs, tant qu'on n'aura pas inventé mieux, moins laids et moins malfaisants. Il faut donner, par la famine, du génie au vendeur. L'intérêt de nos filles et de nos fils l'exige ; car de même que l'arbre porte éternellement sur son flanc, agrandie, élargie, la marque qu'a faite à l'arbrisseau une main meurtrière, de même les impressions de l'enfance sont ineffaçables.

Chez l'homme de trente ans, on pourrait constater souvent le contre-coup de l'effet produit par le premier jouet. HENRI DE LEPOMMERAYE.

## L'AMOUR DE JACQUES.

---

**M**A foi ! Jacques vient de descendre l'escalier en sautant les marches comme à dix-huit ans. Il a dix-huit ans, et c'est vrai ! Depuis qu'il vit à Chérisy, en plein air, dans les arômes de sa forêt et ceux des champs, depuis qu'il marche et qu'il respire, Jacques se sent plus fort ; les couleurs lui sont venues, et, sur un cou plus large, sa tête se dégage mieux ; maman Heurlin lui affirme quelquefois, moitié plaisante, moitié sérieuse, que ses moustaches mêmes ont poussé. Tout s'est renouvelé en lui : lorsqu'il a dit à maman Heurlin, dit par le menu ses souffrances, ses indécisions, ses souillures d'âme, c'est à croire que les mots ont chassé la chose, et qu'en exprimant des peines réelles, il en a fait moins que des souvenirs, — des fictions du temps ancien. Tout ce qu'elles avaient d'anormal, d'imaginaire, a disparu ; comme les moëlles, le sens moral a retrouvé des richesses. Y a-t-il simple influence du milieu, de cet air salubre, de ces conversations douces avec un cher être absolument bon ? Est-ce un grave problème physiologique, ou le simple effet du silence, du recueillement, de la vie errante et de la solitude ? Jacques n'en sait rien, — mais il a passé par le bain de Jouvence en buvant le Léthé ; pour parler sans mythologie ni symbole, en français, Jacques a le cœur tout nouveau, l'âme lavée, le corps gaillard. Il lui semble parfois, en y pensant, que tout, — même la grande souffrance, — le trouverait, non plus vieilli, mais solide, et qu'il est comme un bon ressort tout neuf, un ressort d'acier vibrant.

“ Du fameux café, maman... Du fameux café ! ”

Sa serviette au menton, — pour protéger une cravate du bleu le plus pur, — Jacques est en train d'étendre, sur le pain beurré, une fine couche de miel. La ruche est en face de lui, une ruche toute dorée, après laquelle, — malgré maman Heurlin aux aguets, — les mouches déjà ivres de sucre, et mûres pour l'indigestion. Il fait un peu chaud ; la journée promet d'être suffocante ; les volets sont presque clos ; une fine bande de lumière, où s'agitent et dansent les minuscules atomes, vient tomber juste sur le pot de crème. Et, la bouche pleine, Jacques bénit maman Heurlin, un peu d'être sa mère, et beaucoup d'avoir d'aussi bon miel...

“ Pardon, Madame Heurlin... ” La porte, — celle qui donne sur la boutique, — s'est ouverte ; et devant Jacques, toujours la bouche pleine, toujours sa serviette au menton, quelqu'un s'est dressé dans un grand flot de soleil. Et le quelqu'un, — qui zézaie un tout petit peu, — a une ceinture autour de la taille, une fleur dans les cheveux, un chapeau clair, une

robe plus claire, des rubans, des rubans ! La robe, le chapeau, les cheveux le sourire, tout n'est peut-être pas à la dernière mode, mais si lumineux, si lumineux en vérité, que Jacques en " demeure stupide," comme on dit dans les tragédies, et ne pense même pas à arracher sa serviette ou à avaler la bouchée en train.

" Il n'y avait personne dans la boutique... Alors, vous comprenez... "

Ce que maman Heurlin comprend surtout, c'est que mademoiselle Suzanne a singulièrement embelli ; Elle est là, toujours sur la porte, les yeux baissés, très rouge ; et quand Jacques, qui a enfin avalé son pain au miel, et jeté sa serviette sur la table, se lève pour aller vers Suzanne, leurs deux mains n'ont pas su se trouver tant elles tremblaient.

Suzanne n'a rien dit à Jacques. Elle a eu l'air de chercher beaucoup au fond d'elle-même : cela file si vite, ces prétextes ! Enfin elle a fait sa découverte ; et en rougissant de nouveau, — car c'est une très nonnête petite personne, — elle a demandé à maman Heurlin une carte-postale pour son papa, deux timbres pour elle... Ton rêve, Jacques !

Enfin, pendant que maman Heurlin ouvre le carton, et s'efforce d'avoir l'air très, très préoccupée, Suzanne a levé les yeux sur Jacques. Lui a-t-elle su gré de la belle cravate bleue ? L'intimité de cette chambre, cette solitude à deux pendant un instant, ce couvert prêt, ce soleil qui flotte ces portraits scellots, tout cela lui a-t-il mis au cœur les rêves d'un bonheur très réalisable et très doux ? Mais sans rien dire, elle a souri, souri de tout le visage, tandis que sa gorge se soulevait sous la robe claire. Elle a eu peur que le sourire en racontât trop long, elle s'est vite sauvée ; elle n'oubliait que deux choses, la carte-postale et les timbres ; maman Heurlin a dû la rappeler, et c'est avec des rougeurs encore, sans se retourner une seule fois que mademoiselle Suzanne a filé jusqu'au coin de la route,

Je voudrais bien savoir ce que se disent à présent, maman Heurlin et Jacques. Malgré le bruit qui grossit, les cris des gamins, les chants des grands garçons, malgré le violon, la trompette, la musique du carrousel, les éclats de rires, on a très mystérieusement fermé la porte de la boutique. C'est une heure après, seulement, que réapparaît maman Heurlin... Jacques l'embrasse encore en répétant : " Tu es contente, dis ? tu se contente ? " Et, de fait, maman Heurlin est si contente, oh ! si contente, qu'elle voudrait pouvoir quitter la boutique un petit instant, franchir le porche en fleur de l'église, et remercier le bon Dieu de tout son cœur, en lui disant tout ce qu'elle sait dire. Elle ne peut pas ; c'est en elle même seulement, qu'il y a comme un hymne d'orgues mystiques ; les yeux fanés ont presque repris de la flamme : tu as bien fait de lui parler, Jacques !

XX

“ Merci, mon bon monsieur... Dieu vous bénira, ma bonne madame ! ”

Et le vieux mendiant disparaît dans la foule, emportant le gros sou de Jacques et le petit sou de Suzanne.

D'entendre ce : “ Madame ! ” Suzanne a rougi. Peut-être bien que Jacques a rêvé d'une petite mariée blonde, d'une église toute pleine d'encens, d'une hallebarde de suisse frappant les dalles...

Mais il s'agit bien de cela, aujourd'hui ! Ce n'est pas de l'encens qu'on respire, ni dans une silencieuse église qu'on marche. La fête bat son plein. Sous un soleil torride, — un soleil à faire suer les murs, — Chérisy tout entier se promène et se démène. Entre les ruines de l'ancien cloître, on danse ; un photographe ambulant termine son étalage ; maman Heurlin, toujours radieuse, a mis en montre les beaux cigares enrubannés, les blagues, les tabatières, les boîtes d'allumettes avec des sujets en couleurs, et cinq ou six têtes de pipes qui représentent un “ brav' général ” ; le violoneux et le trompette ont disparu, mais le carrousel, où tournent les petites filles, fait, à lui seul, un vacarme d'enfer. A lui seul ! J'écris étrangement l'histoire... A lui seul ! mais certes non, le carrousel n'est pas seul ! Devant les tourniquets où l'on gagne des lapins, trois ou quatre gaillards, malpropres, mais cupides, crient comme des sourds ; les enfants se bousculent, en glapissant, pour arriver jusqu'aux sucres d'orge, — des sucres d'orge blonds, bruns, verts, blancs, dont la pâte, tirée et pétrie par une dondon, brille et s'allonge sous le soleil ; des cabarets, où l'on mange les canards aux petits pois, où l'on boit le vin sucré “ à la française ”, où l'on joue, où l'on se grise, arrivent des bruits de dispute ; autour du mât de cocagné, où se balance encore la belle casquette neuve, il y a, après chaque escalade vaine, un éclat de rire et une bordée de sarcasmes ; ici, pour essayer sa force, le boucher frappe un coup de l'énorme marteau en bois ; plus loin, c'est le jeu du massacre, où, — toujours au milieu du rire universel, — les boules viennent assassiner un Bismarck féroce ou un Polichinelle macabre ; à deux pas juché sur un banc, quelque chanteur de plaintes nasale l'histoire du dernier crime, tandis que, très sérieux, quarante badauds reprennent en chœur le refrain ; les pétards vous éclatent dans les jambes ; malgré le plein jour, devant le porche de l'église vient de filer une fusée ; un marchand de couteaux hurle l'éloge de sa marchandise ; à deux pas, un Italien crie les numéros d'une loterie ; les poules gloussent, les chiens aboient, un âne est à braire ; dans la tir à la carabine, on entend pétarader les revolvers : c'est, ma foi ! un charivari à épouvanter le ciel.

Au milieu de cette orgie du bruit, Suzanne et Jacques ne disent rien. D'abord en plein bachanal, ils ne se pourraient entendre : ces piailllements redoublent, ces rires s'exaspèrent ; c'est de la folie. Puis Suzanne et Jacques auraient trop de confidences communes ; la surprise de ce matin leur a laissé le cœur tout battant : ils se contentent de vivre la vie, sans pensée, sans paroles avec un recueillement de l'âme et des lèvres, tandis qu'autour d'eux la poussière s'épaissit, que les boules frappent les quilles, et que le chanteur vient de gémir la trente-neuvième strophe de sa complainte.

“ Dieu vous bénira, ma bonne madame ! ” Cette phrase du mendiant reste dans l'oreille de Suzanne, comme lui est restée au cœur, depuis ce matin, la petite chambre toute tranquille, tout intime, où l'auteur des *Lauriers*, sa serviette au menton, mangeait du pain au miel en face d'un portrait vieillot. “ Ma bonne Madame ! ” Et, d'instinct, Suzanne, elle aussi, regarde l'église.

Si Suzanne ne regardait pas l'église, si Jacques ne regardait pas Suzanne, tous deux pourraient voir, à trois pas, la mine hâve, les yeux égarés d'un pauvre garçon qui ne fait pas envie. Il a pourtant bu depuis le matin, Jean ; il est arrivé chez madame Guilbaut, tout fiévreux de sa nuit d'insomnie, le cœur serré par la brutalité du père ; il venait dire adieu à ses camarades, leur dire adieu une minute. Mais le cœur humain reste lâche, et, tout trempé qu'il est déjà, celui de Jean n'en a pas moins eu une dernière faiblesse... Jean aurait pu partir, Jean l'aurait dû ; est-ce l'entraînement ? est-ce l'absinte, le vin cuit ? Jean est resté.

Il a bu, bu encore. Il n'a point chanté, par exemple, mais il a bu et puis bu, et bu. Ensuite, avec les camarades, il s'est levé ; il n'a pas voulu monter sur les chevaux de bois, ni écouter la complainte, ni s'amuser du massacre ; seulement puisqu'il prétend aller servir, tous les garçons l'ont plaisanté de ne pas savoir tenir une arme. Il est là, dans la boutique de tir, et, pendant que le patron lui charge un pistolet, pendant que l'œuf à viser danse au bout d'un petit jet d'eau, que les pipes blanches provoquent la balle, Jean s'est retourné. Jean regarde cette foule.

Il ne voit ni les casquettes brunes, ni les garçons aux vestes bleues, ni les filles avec leurs tabliers, ni les commères, ni les *gosses*, ni les vieux ; c'est autre chose qu'il cherche... Qu'à-t-il donc à verdîr ainsi ? Jacques vient de passer, Jacques tout en fête, avec sa cravate claire, son air heureux ; Suzanne marchait à côté de lui : mon Dieu ! qu'elle est donc jolie, et faut-il qu'elle l'aime pour s'être mise ainsi ! Il y a une poussée de la foule, Suzanne est tout près de Jacques ; je crois bien qu'elle s'est appuyée sur le bras du musicien.



Jean voit rouge. Le forain est là, qui lui tend le pistolet. Les pipes blanches attendent ; l'Euf dans l'eau bout de son jet d'eau ; les camarades s'appêtent à juger le coup. Je ne sais ce qui a passé dans les yeux de Jean, ce qui a traseré sa douleur ; une demi-seconde, malgré la foule, il lève le pistolet droit sur Jacques ; une seconde — c'est sur lui-même, à présent... On lui a pris le bras ; le coup est parti ; maintenant il est étendu, le fils du marchand de moutons ; deux hommes lui soutiennent la tête Jacques et le boucher ; le vétérinaire qui a ouvert la chemise, arrête le sang ; quelques paysans murmurent : Le soleil... La chaleur... Ça lui aura perdu la tête... " Pas question d'apporter le blessé jusqu'à chez lui ; c'est chez maman Heurlin que, le soutenant toujours, Jacques l'a fait conduire. Personne ne grimpe plus au mât de cocagne, ne fait plus le jeu du massacre. Monsieur le curé est venu prendre des nouvelles. En se répétant, elle aussi : " La chaleur... L'insolation..." Suzanne a couru chez elle, bouleversée et tremblante. Jacques pour accompagner Suzanne, a quitté un instant le blessé qui divague ; et tandis que tous deux, malgré leur bonheur, se taisent, ont froid, sentent passer les ailes noires, arriver l'irréparable, maman Heurlin reste seule au chevêt de Jean, et, ses yeux fanés tout remplis de larmes, elle regarde cette face pâle, que contractent les cauchemars de la jalousie et de la mort.

## XXI

Le docteur est venu de Clermont ; il est revenu, revenu encore, au grand trot de sa petite jument. Les premières fois, il toussait dans sa barbe, faisait des : " Hum !", des : " Diable !" qui n'annonçaient rien de bon et Jacques l'accompagnait jusqu'à la porte en l'interrogeant du regard. Ça n'allait pas. Le marchand de moutons arrivait tout le temps ; aux âmes rudes les durs repentirs ; le malheureux pleurait à fendre l'âme, s'accusait, se frappait le front : il avait fallu l'éloigner. Et trois jours avaient passés ainsi, trois jours pendant lesquels, à toute minute, on venait demander des nouvelles, — monsieur le curé surtout, en vue des sacrements.

Il n'y aura pas besoin des sacrements. Ce matin, le docteur était presque gaillard : si l'on a maintenant, par crainte des " scènes " l'ordre d'éloigner le marchand de moutons, du moins l'état général est meilleur encore un peu de délire, l'abattement de la fièvre, — mais ce corps-là est solide : Jean en réchappera. Seulement il faut de munitieuses précautions, une propreté extrême, un air renouvelé, et surtout, surtout, un silence à endormir les mouches, un profond et double silence.

Il y a eu, déjà, des imprudences commises. D'abord les cris du mar-

chand de moutons, ses jurons, ses larmes ; tout cela remuait Jean, à le faire rougir, puis pâlir, puis retomber dans l'épuisement.

Une autre fois, Suzanne, qui a grand pitié du pauvre garçon, a ouvert la porte. Heureusement il avait la tête tournée, maman Heurlin a bien vite repoussé Suzanne, Jacques est allé causer avec elle dans la boutique. Mais on eût dit que, malgré l'épaisseur de la cloison, Jean pouvait entendre quelque chose ; dans la vague torpeur de l'abattement, sa douleur devinait peut-être : maman Heurlin a bien cru qu'il " passait."

Quand maman Heurlin a entendu le coup de feu, aperçu Jean dans cet état, maman Heurlin n'a pas osé deviner tout à fait. Ce que son intelligence comprenait a effrayé son cœur ; elle a voulu endormir de pareilles pensées, ces scrupules, cette tristesse, ces grands sursauts qui la traversent, mais lorsqu'elle a vu entrer Suzanne, lorsqu'elle a vu Jean souffrir ainsi, mourir à moitié pour cette voix un instant surprise, maman Heurlin n'a plus pu ne pas comprendre. Elle a dû s'avouer à elle-même que c'était vrai. Et, depuis, comme si le mal l'avait gagnée, ce mal d'incertitude, ce mal d'indécision douloureuse qui fut celui de son fils, la pauvre maman Heurlin discute avec elle-même, cherche des contre-preuves, s'interroge, s'encourage, se supplie, décide, recule en vérité, elle ne se reconnaît plus.

Tout en bordant le malade dans son lit : " Ah ! mon Dieu, mais que faire ? " se dit maman Heurlin, qui essaie de ne pas avoir l'air inquiet, et s'acharne à bien égaliser les plis de l'édredon. " Mais faut-il le dire ? " — et maman Heurlin, en train de préparer la potion calmante, est secouée d'un tel frisson, qu'elle en verse les trois quarts à côté. Mais alors, quoi ? et Jean, qui s'est soulevé pour boire la potion, ne se doute guère des orages, des grands coups de vent qui luttent dans la tête de maman Heurlin. " Mais je ne puis pas faire pleurer mon Jacques ! Mais c'était si bon de le voir heureux ! Mais il m'a promis de rester ! " et, de s'être dit ces choses, maman Heurlin se calme un instant... Oui maman Heurlin, — mais l'autre l'aimait tout petit, cette Suzanne ; mais vous l'avez su ; mais il a voulu mourir ; mais Jacques le vole, — mais qu'en dirait le père ? Et lorsque, en regardant au mur, les yeux fanés ont rencontré deux du cuirras, sier mort, maman Heurlin a bien senti où était le devoir.

Seulement, ah ! mon Dieu comme cela coûte ! Ce n'est plus aux autres maintenant, — c'est à elle que maman Heurlin doit prêcher la leçon de bonté. Jean vient de demander : " A boire ! " Si pourtant elle ne lui donnait rien, s'il mourait, ce Jean, Jacques deviendrait libre tout à fait, il resterait, il serait heureux... Et d'avoir pensé à cette chose, maman Heurlin vient d'avoir un tressaillement de honte par tout le corps, quelque chose comme de la glace qu'on lui aurait coulée sous la chair.—*A continuer.*

elles ont été jetées aux quatre vents. Leur postérité qui semblait si bien affermie sera bientôt éteinte loin du trône où ils commandaient, et toute leur grandeur restera seulement dans le souvenir des hommes (1).

Il y a eu de grands empires en Asie, on a vu des cités populeuses et orgueilleuses de leur roi, et le passant n'en reconnaît plus la trace. Babylone, Tyr, Pergame, Athènes ne peuvent plus être retrouvés : plus un seul monument ! Des animaux immondes parcourent seuls leurs enceintes silencieuses. En Amérique, il y a eu aussi de grands peuples, des empires florissants, des villes superbes, où se trouvent maintenant ces amas de grandeurs ? Non loin du sol canadien, on aperçoit sur les bords d'un fleuve quelques colonnes renversées, des ruines d'édifices détruits par le temps qui attestent l'existence ancienne d'une nation puissante et civilisée. Qu'est devenue cette nation ? Demandez-le aux quelques indiens qui restent encore dans les Florides ; ils n'en ont conservé aucun souvenir. Parcourons tous les pays, partout se montrent les mêmes ravages du temps.

Il est d'immenses monuments que la main des hommes a construits comme pour élever un trophée de leur néant, comme pour porter jusqu'au ciel, suivant l'expression de Bossuet, le pompeux témoignage de leur vanité. Ces monuments, ces pyramides qui dominent le monde, ont résisté au temps jusqu'à ce jour, mais c'est pour dire à l'avenir les effets terribles du temps. Destinés à renfermer la pourriture des rois, ils ont vu passer à leurs pieds quatre-vingt générations humaines, ils ont assisté à toutes les révolutions, ils ont vu tomber ce qui paraissait le plus solide et le plus inébranlable, ils ont été témoins de toutes les folies des hommes qui, souvent, prévenant la marche du temps, ont tout détruit pour régner, et ont ensuite accablé le monde de leur propre chute.

J'en ai assez dit, messieurs, sur les ravages du temps ; je n'ajouterai maintenant qu'une réflexion qui vous plaira davantage. Si le temps a tant d'influence sur nous, s'il préside à notre sort futur, nous pouvons de notre côté influer sur le temps et modifier en quelque sorte ses effets. Il est des destinées dont l'homme a été fait dépositaire, il est des intérêts sacrés qui lui sont confiés et qui ne dépendent que de lui. Ainsi, messieurs, vous avez un avenir qui repose entre vos mains, et cet avenir est précieux, et vous devez le préparer en profitant des soins et des leçons qui vous sont prodigués dans le cours de votre éducation. En répondant à l'attente de ceux qui vous instruisent, n'en doutez pas, votre rôle sur le grand théâtre du monde sera beau, il sera avantageux pour vous, avantageux surtout pour les frères à qui vous devez un jour vous dévouer. Puissent vos pas être toujours

---

(1) Lorsque cette conférence fut faite, les Bourbons étaient en exil.

marqués par des vertus et des bienfaits ; les bénédictions de vos concitoyens seront votre couronne, et votre vie aura été pleine devant Dieu et devant les hommes. C'est le souhait que je forme pour vous en terminant cette lecture.

## II

DIACLÉTÏEN (1) AYANT RÉSOIU DE DÉTRUIRE LE NOM CHRÉTIEN EN HAIE  
CONTRE LES FIDÈLES TOUTE SA FUREUR (2).

**C**OMMENT, moi le vainqueur et le maître des deux mondes ; moi à qui rien ne peut résister dans l'univers, moi dont le nom fait fléchir les peuples et trembler les rois, moi dont l'égal n'existe que dans les cieux, je serai bravé par ce qu'il y a de plus vil et de plus méprisable dans mon empire ; la faiblesse se rira de ma puissance ! Suis-je encore Dioclétien ? Où est donc ma force et ma grandeur ? Où est donc celui qui se nommait hier l'héritier des Césars et le dominateur des nations ; celui dont partout on respectait la voix, et dont la volonté faisait marcher le monde ? Dioclétien, où es-tu ? Qui ose lever la tête devant toi ? O dieux ! l'aurais-je cru avant ce jour ? c'est une secte ignoble et barbare sortie de la Judée, ce sont les disciples d'un malfaiteur puni du dernier supplice qui osent se déclarer les ennemis des dieux et de Dioclétien. Et je n'ai pris la pourpre impériale et je n'ai porté la terreur de mes armes et je ne porte le sceptre du pouvoir suprême que pour essayer cet excès d'outrages ! Est-il vrai que mon bras n'a pas encore brisé ces bêtes orgueilleuses d'un nom inscrit sur un gibet infâme, et qui affectent de mépriser ce qu'il y a de plus vénérable et de plus sacré sous mon règne ! Oseront-ils longtemps encore, audacieuses victimes, me mépriser moi-même et fouler aux pieds les images augustes de mes dieux ? Grand Jupiter, lorsqu'on a sous les yeux les spectacles qui se renouvèlent tous les jours dans ces temps d'horreur, l'âme est interdite et le sang se glace de stupeur. Oui, j'ai vu de mes yeux un de ces fanatiques : c'était un jeune homme que les chrétiens avaient transformé en furie ; ma présence ne lui a point imposé ; mes menaces et mes caresses

(1) Dioclétien (Caius-Valerius-Aurelius), empereur romain, né de parents obscurs en Dalmatie, 245 après J.-C. De soldat, il s'éleva par son mérite à la charge de commandant des officiers du palais, qu'il occupait sous Numérien. A la mort de celui-ci, en 284, il fut élu empereur à Nicodémie. Il choisit son ami Maximien Hercule pour collègue, et s'adjoignit comme césars, en 292, Constance et Galérius. Dioclétien était grand capitaine, et protecteur des talents et de la science. Une sanglante persécution contre les chrétiens souilla son règne. Il abdiqua la couronne à Nicomédie en 305, et se retira à Salone, où il passa le reste de ses jours en repos. Il mourut l'an 313 (*Dict. de biog. gén.*, par Léo Joubert.)

(2) Essai écrit pendant le séjour de l'auteur au collège de Montréal.

ne l'ont point touché, elles ont semblé au contraire augmenter sa fureur. Inaccessible à tous les sentiments humains, il a défié les dieux eux-mêmes, il a saisi le simulacre saint de Minerve, et il l'a brisé sur les pavés du temple. La mère était là cependant, mère digne d'un meilleur fils, son épouse était là, et leurs larmes, leurs supplications, leurs cris de terreur et de désespoir n'ont servi que d'aiguillons à son impiété. L'enfer était-il dans son cœur ? Quels sont donc ces chrétiens qui veulent triompher des puissances du ciel et de la terre sous la hache même des bourreaux ? Il est temps que je l'avoue : je suis vaincu, les disciples du Supplicié m'ont vaincu. Mais que n'ont-ils pas vaincu ? Les dieux sont trop faibles pour leur résister. Qu'êtes-vous devenus, dieux de Rome et des nations ? Il fut un temps où vous n'étiez pas sourds aux vœux des mortels, où votre voix se faisait entendre dans les sanctuaires et dans les bois sacrés. Alors vous aviez soin de votre gloire, et vous punissiez les profanateurs. Maintenant, vos louanges ne se font plus entendre dans les palais que vous habitez parmi les hommes, les hommes ne vous connaissent plus, ils ne craignent plus vos vengeances, vous êtes en butte tous les jours aux plus atroces infamies. Dans votre impuissance, cédez-vous aux chrétiens ? ou bien si vous me laissez le soin de vous venger, secondez donc mon pouvoir. Ne voyez-vous point ces chrétiens sur le point de tout renverser ? Les voilà bientôt sur les marches du trône, bientôt ils pourront placer leur Christ sur les autels qui vous ont été consacrés. Ce ne sont plus seulement, en effet, de faibles femmes, des enfants timides ou des esclaves qui adorent le Galiléen : ce sont des hommes courageux et forts, ce sont des soldats de l'armée et du prétoire, ce sont des sénateurs, les personnages les plus distingués dans tous les corps de l'État, qui ne craignent pas de publier hautement leur foi ; en un mot, Rome même est chrétienne ! Oui, les chrétiens marchent tête levée dans Rome, ils pénètrent jusque dans mon palais, ils étalent à ma vue leurs superstitions et leur culte monstrueux ; j'en suis témoin, et c'est moi qui les souffre ! A la vérité, que n'ai-je pas fait ? Me reste-t-il autre chose qu'à être traîné derrière leur char de triomphe ! Affronts innattendus. Ah ! avant qu'ils pèsent plus longtemps sur moi, avant qu'une tache éternelle souille mon nom, j'écraserai le dernier Romain ! A tout prix je délivrerai la terre de ces téméraires que la foudre n'anéantit pas ; il faut enfin que l'hydre à cent têtes disparaisse de la face du monde. Car j'en viendrai aux dernières extrémités, je veux que la guerre la plus terrible et la plus opiniâtre leur soit déclarée. Leur sang est une offrande agréable à nos dieux, leur sang réjouira les hommes qui abhorrent un culte ennemi et exécration. Je verserai donc leur sang. Le père verra périr l'un après l'autre tous ses enfants, et son cœur saignera

avant qu'il soit lui-même égorgé ; l'épouse sera livrée à la rage des bêtes féroces en présence de son époux, et celui-ci verra déchirer ses membres dans l'amphithéâtre, et il verra ses entrailles dévorées, et il déplorera peut-être sa propre férocité en attendant le même tourment ; on arrachera du sein de la mère son tendre nourrisson, on frappera sa tête sur les murailles, et le sang rejaillira jusqu'à elle.

Mais où m'entraîne ma colère ? N'ai-je pas déjà tout essayé vainement ? Les bourreaux ne sont-ils pas las de frapper ? A quoi servent les tourments ? Ils les recherchent, ils les ambitionnent, et c'est là qu'ils fixent leur gloire et leur triomphe. Plus il en périt, plus ils croissent en nombre comme en force : leur sang est une nouvelle semence de chrétiens. Déjà les supplices me manquent. Par Hercule, j'en suis effrayé, je ne sais quelle puissance me résiste !... Ne nous décourageons pas cependant, le temps est venu de frapper le dernier coup. Il faut donc que j'essaie de nouvelles armes. Eh bien, je combattrai maintenant par la douceur et la séduction des plaisirs, ceux que je n'ai pu vaincre par la crainte des roues ou des bûchers ; je prodiguerai les charges et les récompenses, j'offrirai des trésors, je promettrai des honneurs. Non, non, ne nous décourageons pas, redoublons nos efforts. Ne puis-je pas aussi opposer les chrétiens aux chrétiens, rompre les nœuds qui les attachent ? la désunion fera leur faiblesse, la discorde les détruira. Je déchainerai le père contre le fils, le fils contre le père, l'ami contre l'ami, le protecteur contre le protégé ; ennemis plus puissants que moi contre eux-mêmes, comment résisteront-ils à tant d'assauts différents ?

Christ, tu n'es qu'un dieu éphémère, ton règne est déjà fini, l'ordre est rétabli, le ciel est vengé.

### III

#### LES LARMES DE PÉRICLÈS (1)

**L**e ciel paraît quelquefois prendre plaisir à éprouver les grandes âmes ; il semble ne leur avoir donné des qualités fortes et généreuses que pour les exercer davantage ; il jouit de cette lutte sublime qui s'engage entre l'homme et les maux les plus accablants. Un grand philosophe de Rome, Sénèque, a dit en effet : *Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat intentus operi suo Deus ! Vir fortis cum malâ fortunâ compositus !* Le spectacle le plus admirable, le plus digne de l'attention même de la divinité, est le spectacle d'un homme généreux et inébranla-

(1) Extrait d'un cahier qui a pour suscription : Cahier d'honneur, classe de rhétorique, 15 novembrs 1851.

ble aux prises avec l'adversité." C'est au milieu des épreuves que la vertu éclate et se produit dans toute son évidence, c'est là qu'elle se fortifie.

Si nous jetons les yeux sur une foule de grands hommes qui ont honoré l'humanité, nous verrons que leurs vies ont été traversées par des orages continuels, et que plus leur mérite les a élevés, plus ils ont été froissés et déchirés par le malheur. Mais, sans nous arrêter sur un Homère, un Sophocle, un Socrate et sur tant d'autres, victimes de la haine, de l'injustice ou de l'envie, contentons-nous d'arrêter nos regards sur un de ces héros de l'antiquité qui fut la lumière et la gloire de sa patrie et donna son nom à son siècle, mais sur qui tous les maux fondirent à la fois, lorsqu'il était au plus haut degré d'élévation.

Périclès <sup>(2)</sup> à la tête de la république d'Athènes, redoutable à tous ses ennemis et admiré par toute la Grèce pour sa valeur et son génie, commandant à tous par la force de son éloquence, avait joui longtemps de la popularité la plus flatteuse et la plus brillante. Il avait même réussi par ses conseils et par l'empire qu'il avait sur les Athéniens à faire déclarer la guerre à Lacédémone, lorsqu'un horrible fléau, la peste désastreuse, vint accabler sa patrie.

Alors, les Athéniens, pressés par une double calamité, accusent l'homme qui les avait portés à la guerre ; ils tournent toute leur fureur contre Périclès qui cherchait en vain à remédier à tous ces maux, et à soutenir ses injustes concitoyens. Dépouillé de sa charge de général par l'aveuglement populaire, il est en outre condamné à une rigoureuse amende. Cependant cette disgrâce n'abat point son courage ; réduit au rang de simple citoyen, il tâche de trouver encore moyen de se rendre utile. Son âme devait essayer de beaucoup plus violentes secousses. Bientôt il voit tomber autour de lui ses amis, ses parents, frappés par la peste. Son propre

---

(2) Périclès, célèbre homme d'Etat et général athénien, naquit l'an 494 av. J.-C. Il était fils de Xanthippe, l'un des généraux vainqueurs à Mycale. Son éloquence et ses profondes connaissances lui donnèrent une grande influence dans Athènes ; ayant fait bannir par l'ostracisme Cimon et Thucydide, il régna pour ainsi dire pendant quinze ans. Il embellit la ville d'Athènes d'un grand nombre de monuments : le Parthénon, les Propylées, l'Odéon, le temple d'Eleusis, furent édifiés sous Périclès. Il bâtit le port de Pirée ; il institua des jeux et des fêtes. Pour maintenir la prédominance d'Athènes, il décida ses concitoyens à la guerre du Péloponnèse. Les malheurs qui s'ensuivirent le firent tomber dans une disgrâce momentanée, et condamner à une amende considérable. Bientôt on le rappela, et peu de temps après il mourut de la peste (429 ans av. J.-C.) comme les enfants qu'il avait perdus auparavant. Son siècle, le plus grand de l'antiquité grecque, et auquel il a donné son nom, a été illustré par Sophocle et Euripide dans la poésie, Phidias, Callicrate, Polygnote, Zeuxis, Parrhasius dans les beaux-arts (*Dict. de biog. gén.*, par Léo Joubert.)

fil, Xanthippe, qui donnait déjà les plus belles espérances, est lui-même atteint par la contagion et périt à ses yeux. Le philosophe paraît à peine ébranlé de ce coup. Il lui reste encore un fils qui le console de tant de pertes ; il rassemble désormais sur Parclus tout son espoir et sa tendresse. Mais la peste qui exerce de plus en plus ses ravages, lui enlève encore cette dernière consolation. Le grand homme est étonné d'un coup si rude. Il sent son cœur violemment agité, il parvient cependant à cacher son trouble. Bientôt la pompe funèbre s'avance ; il semble encore maître de lui-même, on admire en lui cette force d'âme plus qu'humaine qui le rend inébranlable à tous les coups de la fortune, et le met à l'épreuve de tous les déchirements de la nature. Mais quand il est prêt de placer la couronne sur la tête du mort, il ne peut se contenir plus longtemps, sa douleur éclate par des sanglots et par un torrent de larmes. Il serre entre ses bras les restes inanimés de son fils, il l'embrasse, il ne peut plus s'en détacher. Sa fermeté vaincue accorde enfin à la nature ce qu'elle réclamait de la sensibilité d'un père. Il fallait que le grand homme se montra enfin homme, en cédant à la faiblesse humaine.

## IV

VIRGILE ÉCHO DE LA VÉRITÉ OU RAPPORT DE LA IV<sup>e</sup> ÉGLOGUE  
DE VIRGILE À LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST (1)

**D**ARMI les nombreux monuments que nous a laissés l'antiquité, les plus précieux sans doute, après les livres saints où nous trouvons les lumières de la véritable religion, sont ceux qui se rattachent à cette même religion, qui consacrent hautement ce que notre foi révère, et donnent ainsi plus de force à la vérité. Le paganisme, avec son aveuglement et sa manie de corrompre ou d'altérer tout ce qu'il touchait, nous en offre mille en ce genre qui ont fait l'objet de l'étude et des recherches des savants modernes. Dans toutes les contrées du monde, les peuples ont été comme forcés de payer leur tribut à la religion du vrai Dieu que leurs passions leur faisaient méconnaître ; tous ont rendu à la vérité qui les éclairait malgré eux un témoignage non équivoque ; si la religion, se soutenant invinciblement par elle-même, n'a pas besoin de ces autorités étrangères, au moins deviennent-elles pour nous un nouveau sujet d'admirer la conduite de la Providence et les secrets de cette sagesse infinie qui conduit à son gré les esprits des hommes, qui les prépare et s'en rend maître d'avance par les ressorts les plus merveilleux, qui accoutume in-

(1) Le cahier duquel est extrait cet écrit a pour titre : Collège de Montréal, classe de rhétorique, 25 décembre 1851.



sensiblement leurs yeux à la clarté du flambeau qui luira sur eux éternellement. Sous ce point de vue, nous pouvons dire que tout ce qui nous est resté des différentes nations, tant dans des œuvres impérissables que dans leurs propres histoires, que tout prend un caractère lumineux ; partout à travers les voiles et les abus de l'erreur nous découvrons les desseins de Dieu, nous retrouvons empreintes sa gloire et sa sagesse. Mais le plus intéressant peut-être, le plus admirable de ces monuments si dignes de notre attention, ou de ceux au moins qui nous paraissent les plus étonnants au premier abord et qui ont le plus occupé quelques savants illustres, c'est cette églogue si connue que le prince des poètes latins adresse à Pollion. Cet ouvrage qui n'est pas considérable par son étendue, est comme perdu dans les œuvres de Virgile (1) ; mais il réunit tant de caractères frappants et mystérieux qu'il est impossible de ne pas lui assigner un rang à part, et de ne pas chercher par une curiosité aussi noble que juste, la clé de tous ces mystères. Quelques auteurs, ennemis nés de tout ce qui porte le cachet de la vérité, de tout ce qui peut donner du relief aux doctrines religieuses, ont bien affecté de ne rien voir d'extraordinaire dans cette églogue ; mais toutes les vaines subtilités qu'ils ont mises en œuvre pour expliquer tout humainement, prouvent déjà que ce qu'ils voyaient eux-mêmes ne peut s'éclaircir qu'en remontant à un principe plus certain que le leur. Rangeons-nous donc du côté des plus célèbres docteurs et, appuyés sur leur témoignage, osons voir ce qu'ils ont vu, examinons nous-mêmes si un sentiment si favorable et si glorieux à la religion est fondé sur des preuves satisfaisantes. Cet examen ne sera sans doute pas sans intérêt, et c'est une des plus dignes occupations du chrétien de chercher tout ce qui peut donner un nouveau lustre à sa religion.

Dès le commencement de ce curieux ouvrage de Virgile, on est frappé du ton extraordinaire qui y règne ; on sent, et il le dit lui-même au premier vers, qu'il va chanter de grandes choses, il faut que sa voix s'élève au-dessus de la voix du berger, qu'elle monte au degré le plus sublime de la poésie lyrique, car ce sont des merveilles inconnues dans la pastorale qu'il va célébrer. *Majora canamus*, dit-il poétiquement aux muses qu'il

---

(1) Virgile (Publius-Virgilius-Marco), le plus grand des poètes latins, naquit l'an 70 ou 69 avant J.-C., d'un potier de terre ou d'un cultivateur à Andes, village près de Mantoue. Il passa sa jeunesse à Naples et à Crémone, dont le territoire fut partagé aux troupes après la bataille de Philippiques ; ce qui donna occasion à Virgile d'aller à Rome. Il y fit connaissance avec Mécène, qui l'introduisit près d'Auguste. Ce prince fit rendre au poète les terres qui lui appartenait, et qui étaient comprises en effet dans le territoire de Mantoue, et non dans celui de Crémone. (*Dict. de biog. gén.*, par Léo Joubert).

prétend devoir l'inspirer. Un tel début nous donne déjà la plus haute idée du sujet ; on ne sait encore où il en veut venir, mais que n'a-t-on pas droit d'attendre ? Cependant, il fera plus que se dégager de telles promesses. O hommes, le croiriez-vous ? C'est une ère nouvelle qu'il vous annonce ; l'âge heureux que vous ne pouviez rappeler que dans votre souvenir, revient vous sourire sur les débris de tant de siècles affreux ; cet âge fera votre bonheur à jamais, c'est le dernier comme le premier des âges ; cessez donc de soupirer, déjà tout reprend une face nouvelle :

Ultima Cumæi venit jam... ætas ;  
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

Qui a jamais entendu de telles révélations ? Quel poète païen a jamais eu une telle hardiesse ? Et ici Virgile sort bien du domaine de la poésie ; comme tant d'autres poètes, comme Ovide, comme Horace, il ne prédit pas un avenir encore lointain ou au moins indéfini, il ne berce pas les hommes d'un espoir incertain par l'éloignement même de son objet ; au moment qu'il parle, tout s'exécute, ses prédictions s'accomplissent : *jam venit...* Certes, la poésie ne va pas si loin, elle ne s'expose jamais ainsi à pouvoir être démentie. Comment donc expliquer cette assurance ? Ne serait-ce pas le comble de l'absurdité, si elle n'avait aucun fondement ? Ce serait faire trop d'injure au jugement et au caractère de Virgile, si on croyait qu'il eut voulu bâtir tant de grandens, faire tant d'apparat et d'éclat sur des objets purement chimériques. Mais d'où viendraient donc de telles inspirations, si elles sont raisonnables ? Dans tout le cours du poème, ce sont encore de nouveaux prodiges, et quelquefois des prodiges d'un ordre tout à fait nouveau chantés avec l'accent majestueux du prophète, partout ce sont des pensées étonnantes qui décèlent des lumières plus qu'humaines, des lumières que le paganisme ne pouvait produire, à moins que nous ne puissions parler ainsi de ce qui représente si exactement la réalité. Car, remarquons-le bien de suite, tout ce que dit Virgile est très raisonnable par le fait et plein de vérité ; pendant qu'il chantait, un nouveau siècle commençait effectivement son cours, la révolution la plus pacifique et la plus heureuse allait changer l'univers ; l'enfant que Virgile va nous peindre sous des traits si ressemblants bientôt allait prendre naissance. C'est là une admirable coïncidence entre l'événement et une publication qui infailliblement le regardait. Certes, il a bien fallu qu'un rayon de la vérité vint éclairer (peut-être à son insu) le génie de Virgile pour qu'il publiât des merveilles si véritables au moment même où elles se passaient ; il n'en faut pas douter, ces inspirations étaient des inspirations qui lui étaient étrangères, elles étaient étrangères au paganisme. Les ténèbres n'ont ja-

HENRY HAMILTON.

N. E. HAMILTON.

# Henry & N. E. Hamilton

IMPORTATEURS DE

**Marchandises de Hautes Nouveautés**

Coin de la rue ST-JACQUES et de la PLACE VICTORIA

MONTREAL.

Téléphone Bell 999.

Téléphone Federal 609.

---

## Perrault & Mesnard

Architectes

**11 & 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES**

Boîte 1414 Bureau de Poste.

Élévateurs.

Téléphone 696.

---

## ROY & GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

**180 RUE ST-JACQUES, Edifice de la Banque d'Epargne**

Élévateur 4e plancher.

Chambres 3e et 4e.

---

## \* ARTHUR DECARY \*

PHARMACIEN

Produits Chimiques et Pharmaceutiques, Articles de Toilette et Parfumerie

**AU COIN DES RUES ST-DENIS ET STE-CATHERINE**

Téléphone Bell 6833.

Téléphone Fédéral 1829.

*Spécialités* : Émulsion Décary. — Corricide Décary. — Liqueur Hémallactique de Ruolz  
Eau de Raifort iodé.

# INSURE YOUR LIFE

In that Reliable Old Company.

THE

## United States Life Insurance Co.

OF NEW YORK

Full deposit with Canadian Government at Ottawa guaranteeing absolute security to Canadian Policy Holders.

**ESTABLISHED 1850-ASSETS NEARLY \$7,000,000.00**

**E. A. COWLEY,**

GENERAL MANAGER FOR THE PROVINCE OF QUEBEC.

**180 St. JAMES St.**

**MONTREAL, QUE.**

---

LIBRAIRIE STE-HENRIETTE — G. A. & W. DUMONT

Littérature. — Piété. — Classiques. — Papeterie.

1826 RUE STE-CATHERINE, MONTRÉAL.

---

### LE MONDE ILLUSTRÉ

Littérature, Sciences, Beaux-Arts, etc. - Paraissant le Samedi

Propriétaires : BERTHIAUME & SABOURIN

**40 PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.**

---

### LE STENOGRAPHE CANADIEN

Abonnement ; Un an, \$1.00 ; Six mois, 50 cts

**BOITE 1587, MONTREAL, CANADA.**

## **L. A. BERNARD, Pharmacien**

Autrefois chez R. J. Devins.

Les communautés religieuses, les médecins et le public trouveront à sa pharmacie les différents produits chimiques et les préparations pharmaceutiques en général. Les ordonnances des médecins ne sont préparées que par des licenciés en pharmacie.

1882, RUE SAINTE-CATHERINE, 1882

DEPOT DE SANGSUES POUR LA PROVINCE

---

## **JOSEPH LAMOUREUX**

MARCHAND TAILLEUR

No 1601 RUE SAINTE-CATHERINE

---

**W. LAMOUREUX, - MARCHAND DE CHAUSSURES**

1599 RUE SAINTE-CATHERINE

---

## **LOUIS BEDARD**

Notaire et Commissaire

- BUREAU -

**1582 Rue Notre-Dame**

**MONTREAL.**

---

Résidence : 109 rue Saint-Hubert.

---

## **EDMOND HARDY**

ÉDITEUR ET IMPORTATEUR DE MUSIQUE

**FOURNISSEUR - DES - PENSIONNATS - CATHOLIQUES**

Musique pour tous les instruments

Seul agent pour les célèbres instruments de Fanfare et d'Harmonie de la  
Maison C. MAHILLON de Londres et Bruxelles

**1615 Rue Notre-Dame, Montreal**

---

**J. ALCIDE CHAUSSE, Architecte**

**No 1541 Rue Sainte-Catherine, Montréal**

**Téléphone Bell 6930**



## REMEDE DU DR. SEY

*Le GRAND REMEDE FRANCAIS contre la Dyspepsie, les Affections Biliaires, la Constipation, et toutes les Maladies de l'Estomac, du Foe, et des Intestins.*

Le **REMEDE DU Dr. SEY** est un composé des aromatiques les plus purs, qui stimule les fonctions digestives et qui loin d'affaiblir comme la plupart des médicaments, tonifie au contraire et vivifie.

De plus, il contient une substance qui agit directement sur les intestins, de sorte qu'à petites doses il prévient et guérit la constipation, et à doses plus élevées, il agit comme un des purgatifs les plus efficaces.

Chose importante à noter, le **REMEDE DU Dr. SEY** peut être pris à n'importe quelles doses sans déranger les habitudes et le régime de celui qui le prend.

*Vendu par les Pharmaciens, \$1.00 la douz.*

**S. LACHANCE, PROPRIETAIRE,**  
1538 & 1540 Rue Ste-Catherine, Montreal.

ÉMILE TRUDEL.

ÉMILE DEMERS.

# TRUDEL & DEMERS

— LIBRAIRES —

Papeterie, Livres Blancs, Livres d'École, Fournitures d'École, Papier de Fantaisie, Articles de Bureau, Blancs d'Avocat, Impression et Reliure.

1611, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

TELEPHONE BELL 9014.

ETABLÉ EN 1867

## L. C. de TONNANCOUR

MARCHAND TAILLEUR.

8 RUE SAINT-LAMBERT, MONTREAL

Toujours en Magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de patrons les plus nouveaux.

## FERRONNERIE

POUR BATISSES, COUPELLERIE, OÙTILS DE MENUISIERS  
SCULPTEURS, MAÇONS, BRIQUETIERS

Ainsi que l'assortiment le plus complet et le plus nouveau de FOURNITURES  
DE MAISON chez

**L. J. A. Surveyer, 6 Rue St-Laurent**

# A. BELANGER

OUVRAGES DE FANTAISIE

MEUBLES DE PREMIERE CLASSE

SPÉCIALITÉ D'AMEUBLEMENTS DE SALON.

1672, rue Notre-Dame  
MONTREAL.

---

A. BONNIN & G. MANN, Architectes,

Chambres 213 et 214

Batisse <sup>DE</sup> LA **New-York Life**

MONTREAL.

---

Telephone Bell 2846.

---

La Banque Jacques-Cartier

Bureau Principal, MONTREAL

Capital payé - \$500,000. - - Réserve - - \$40,000

*Directeurs* : Alph. Desjardins, M. P., Président. A. S. Hamelin, Vice-Président. John L. Cassidy. Lucien Huot. A. L. de Martigny.

*Bureau Principal* : A. de Martigny, Directeur-Gérant. D. W. Brunet, Assistant-Général. M. Bienvenu, Inspecteur.

---

SUCCURSALE STE-CUNÉGONDE Coin des rues Vinet et Richelieu, (Bâtisses de l'Hôtel-de-Ville). G. N. Ducharme, Gérant.

Heures de Bureau : De 10 heures a. m. à 3 heures p.m. et de 7 à 8 heures p. m., tous les jours.—On reçoit des dépôts de 25 centins en montant.

**L. E. N. PRATTE**  
Importateur de  
**Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure,**  
1676 RUE NOTRE-DAME  
MONTREAL.

---

MAGASIN DE CIGARES D'UNION.

**Georges Stremensky**  
Marchand de Tabac et de Cigares  
EN GROS ET EN DETAIL  
**1735, RUE Ste-CATHERINE, 1735.**  
Tabac Canadien une spécialité.

---

**MAISON T. A. GROTHE**  
95½ RUE SAINT-LAURENT.

Cette maison de BIJOUTERIES, ORFÈVRES, etc., la rivale des plus grandes maisons du pays, offre en ce moment les articles suivant : Montres, Horloges françaises, Anneaux de toutes sortes, Epingles et Pendants d'oreilles, Chaînes, Médaillons, Coutelleries, Articles de toilettes, et Chapelets en pierres précieuses.

N. B.—Une visite est sollicitée à l'occasion des avantages offerts en ce moment.

---

**LOUIS BÉLANGER**  
AVOCAT  
**57, RUE ST-GABRIEL**  
MONTREAL.

---

**O. M. LAVOIE,** 1631, rue Notre-Dame  
Peintre Décorateur de  
Maisons, d'Enseignes, Imitateur, Blanchisseur, Doreur, Vitrier, &c.  
Telephone Bell 1238.